

## Croqueuse

Stanley Péan

---

Numéro 155, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91880ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Péan, S. (2019). Croqueuse. *Les écrits*, (155), 15–19.

– Hey, there ; -)! puis-je lire dans un phylactère de bande dessinée, surgi dans le coin inférieur gauche de l'écran de mon ultraportable.

Il y a longtemps que je ne sourcille plus à l'apparition de pareils messages imprévisibles. Le célibat et la solitude m'ayant rendu accro à ces sites de rencontres et autres soi-disant réseaux sociaux, je les espère un peu même. Surtout par nuits d'insomnie. J'ai reconnu l'interface du site GotGame.com. (Nous-avons-du-gibier-point-com ; je pourrais en rire!) Sur la chaîne-stéréo, le pianiste Aldo Ciccolini joue Schuman en sourdine: «Jager auf der Lauer». Ma foi, c'est de circonstance...

En un clic, j'accède au profil de mon interlocutrice, qui répond au nom de Ruba. La photo la montre sous les traits d'une séduisante femme de dix ans ma cadette, aux yeux en amandes, au teint très légèrement basané, au sourire sibyllin, dont je ne saurais deviner la nationalité. À la rubrique «Origine ethnique», il y a d'inscrit «autre». De toute façon, ça ne veut rien dire: il pourrait tout aussi bien s'agir d'un de ces redoutables hackers moscovites que d'un ado attardé de deux cents kilos cloué à son lit au sous-sol du bungalow familial dans quelque lugubre banlieue américaine.

Je pourrais ne pas répondre, oui. Du temps de nos amours envenimées, mon adorée Véhémence, tu t'expliquais mal ma fascination pour ces imposteuses si évidentes, avec qui je m'amusais à clavarder pour le plaisir de les prendre en défaut. À tes yeux, cette manie n'était rien qu'une manifestation parmi d'autres de mon ambition d'avoir une aventure, une preuve de ma profonde duplicité. D'ailleurs, notre histoire à toi et moi, passionnée et fatidique, n'était-elle pas la conséquence de ta demande d'amitié supposément innocente sur l'un de ces réseaux à pareille heure indue?

Je ne devrais pas répondre à cette Ruba, je le sais bien. Mais le célibat et la solitude. Et le silence des petites heures de la nuit. Et l'alcool.

– Hé, vous-même, tapé-je en anglais dans mon propre phylactère aux couleurs complémentaires du sien, en ajoutant cependant: Ne pourrions-nous pas poursuivre cet échange en français? Sur votre fiche, il est écrit que vous résidez à Québec...

S'il faut en croire Nietzsche, le diable serait après tout dans les détails.

– Suis sur un visa touristique au Canada, s'empresse de préciser Ruba, toujours dans la langue de Shakespeare.

– Oh, je vois, répliqué-je à mon tour, pas du tout convaincu. Et vous êtes d'où?

– Suis de la République du Bénin.

– Wow! Vous êtes vraiment venue de l'autre bout du monde! Et qu'est-ce qui vous a amenée en notre contrée glaciale?

– Suis ici en vacances.

– À Québec en plein mois de janvier? Vous ne manquez pas de courage!

– Oui, parce que la ville est si belle.

Déjà, la construction de ses phrases et leurs liens pas toujours évidents avec mes questions me laissent supposer chez mon interlocutrice une maîtrise déficiente de la langue qu'elle a choisie pour notre dialogue.

– Une belle ville, en effet. Écoutez, ça ne m'ennuie pas du tout de clavarder avec vous en anglais, mais il me semble que la République du Bénin est un État francophone, non?

Une pause, qui se prolonge. Le proverbial grain de sable dans l'engrenage.

– Oui, bien sûr. Mais je suis née en Afrique du Sud, en fait.

Bien trouvé. Et pourquoi pas au Wakanda, tant qu'à faire?

– Oh, je comprends. Et combien de temps passerez-vous dans la si belle ville de Québec?

Nouvelle pause. Peut-être mène-t-elle plusieurs conversations simultanées.

– Suis à Vancouver actuellement.

– Oh, désolé de cette méprise. C'est juste que le site vous situait à Québec, comme moi.

– Oui, j'étais à Québec pour voir une amie. Mais elle est partie aux États-Unis avec son mari.

– Je vois.

– Oui, m'écrit-elle, mais je ne saisis pas à quoi elle acquiesce.

– Dommage que Vancouver soit si loin de Québec. Ça aurait été agréable de se donner rendez-vous pour un café ou un verre. Vous m'intriguez, Ruba. Et vous êtes si ravissante sur votre photo de profil...

J'en conviens: j'en beurre un peu épais.

– Si vous voulez me rencontrer, ça peut s'arranger.

– Vous venez d'écrire que vous êtes à Vancouver. Ça me semble difficile à arranger...

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

– Vancouver et Québec, comme vous le savez sans doute, ce n'est pas la porte à côté...

Encore une fois, pause.

– Vous êtes bien négatif, finit-elle par me relancer.

– Je m'estime plutôt pragmatique. Vous étiez supposément à Québec récemment. Vous n'êtes pas sans savoir que c'est à presque huit heures de vol de Vancouver!

– Et alors? Quelle importance?

– Quelle importance? Vous seriez prête à sauter comme ça à bord d'un avion et à traverser le pays pour rencontrer un parfait inconnu? Eh bien, vous êtes pas mal plus fortunée que moi!

– Non, je n'en ai pas les moyens.

– Vous voyez bien : notre histoire est sans espoir.

Je crois bien avoir fait le tour avec cette arnaqueuse, aussi belle soit-elle, surtout qu'il n'y a aucun moyen de vérifier s'il s'agit vraiment de la femme sur la photo, si au fait il s'agit même d'une femme. Mais je n'ai encore rien vu.

– Vous pourriez m'inviter...

À la rubrique « Personnalité » de son profil, elle a inscrit « vamp ». Je clique sur sa photo pour l'agrandir, plein écran. Ce regard. Dans ces yeux quasi bridés brille, me semble-t-il, une lueur ancestrale, qui fait mentir l'âge déclaré à GotGame.com. Ce genre de lueur que l'on prête aux astres agonisants, capables d'engloutir tout alentour d'eux. La lueur d'une faim immémoriale, inassouvissable.

Juste à les fixer, j'ai le vertige. Du genre de celui qui avait condamné les membres de l'équipage d'Ulysse, faute de bouchon pour leurs oreilles.

Allez savoir comment, je secoue ma torpeur et réduis la taille de l'image pour retourner à nos phylactères.

– Vous êtes folle ou quoi?

Non, mais...

Oh, autrefois, j'en ai certes pas mal faites, des dépenses faramineuses, par amour. Et je n'ai jamais regretté le moindre de ces cadeaux offerts à ces dulcinées qui hélas ne faisaient que passer dans ma vie : chaîne stéréo compacte dernier cri, téléviseur à écran géant, souper d'anniversaire princier, bouteille de vin plus onéreuse que deux mois de loyer, séjour dans une pittoresque auberge estrienne, billet d'avion vers une destination exotique. Tout ça, sans regret, sans calcul, et surtout sans la stupide conviction d'acheter ainsi l'affection ou même les faveurs sexuelles de qui que ce soit.

De toute façon, s'il faut me fier au reproche le plus assassin que tu m'aies jamais adressé, adorée Véhémence, si je suis si prompt à offrir des cadeaux hors de prix, c'est surtout dans l'espoir de faire diversion de ma perfidie de crosseur, de pervers narcissique.

Je n'ai pas vérifié récemment, mais je porte assurément encore la cicatrice laissée par cette tirade, sur mon omoplate gauche, quelque part en-dessous de l'autre, d'origine inconnue, que tu avais unilatéralement identifiée comme résultant de la griffure d'une de mes maîtresses présumées. Les cicatrices sont si lentes à s'effacer sur ma peau et dans mon cœur...

J'en ai marre de jouer avec Ruba. Je suis en colère, quoique peut-être pas contre elle. L'inviter à mes frais, depuis Vancouver où elle ne se trouve probablement même pas! Mais à quel type d'imbécile cette arnaqueuse s' imagine-t-elle avoir affaire? Et puis, au lendemain de Noël, avec la pension alimentaire à verser, les frais de scolarité des enfants, les paiements sur la nouvelle auto, les cartes de crédit surchargées et l'échéance de l'hypothèque qui revient toujours trop vite, où diable prendrais-je l'argent pour financer cette nouvelle folie?

Pourtant, j'ai peine à l'admettre, une infime part de moi l'invite déjà secrètement. La réclame même.

Mes doigts se remettent à pianoter sur le clavier, avec rage presque.

– Vous savez que pas une seule seconde je n'ai pensé que vous étiez réelle! D'abord, je trouve suspect qu'il n'y ait qu'une seule photo associée à ce compte. Votre excuse pour justifier votre ignorance totale de la langue officielle du pays où vous avez supposément vécu toute votre vie. Le fait que vous n'avez pas idée de la distance entre les deux villes canadiennes que vous avez visitées... Tout ça me porte à croire que vous n'existez pas: fake account!

Je fulmine, sans trop savoir pourquoi. Qu'espérais-je donc, franchement? Un petit crochet sous mon phylactère m'indique que Ruba a bel et bien lu mon message. Elle persiste cependant désormais dans un silence-radio qui se prolonge durant plusieurs minutes.

Filtrées par les stores, les premières lueurs de l'aurore zèbrent mon bureau de lumière mordorée. Il sera bientôt six heures trente, mon lit m'appelle et mon corps fourbu ne saurait résister à la promesse tant attendue du repos.

Je rabats l'écran de l'ordinateur sur le clavier et vais vers ma chambre. Mes draps me proposent une étreinte aussi invitante que celle d'une amante retrouvée. Mais qu'est-ce que j'en sais, maintenant? Il y a si longtemps. Le célibat et la solitude. Sous l'édredon, je tourne le dos à la porte grande ouverte. Tel un naufrage en haute mer, le sommeil ne tarde pas à m'engloutir.

Dans un état second, je la perçois sans la voir, qui entre dans la pièce, précédée par une brume aux relents de sel et de soufre qui emplit l'espace. Je n'en suis pas le moindre étonné, mais je refuse de me retourner. Ruba se glisse sous l'édredon à son tour et colle sa nudité avide, satinée et un brin glacée contre moi. J'en frissonne. Elle me mordille le lobe d'oreille et murmure à mes tympan dans une langue maritime, antédiluvienne.

Le monde ne sera jamais livre ouvert. Il emportera dans l'oubli ses mystères et ses enchantements, nous abandonnant à la merci des ténèbres

envahissantes. Le monde est souvent cruel, bête blessée qui accueille à coups de griffes la main pourtant bienveillante tendue vers lui. Le monde est laid et sans pitié, comme parfois l'amour, le grand dérangement, l'infini mis à la portée des caniches.

Mais d'où me viennent ces idées décousues, ces refrains nihilistes ?

La main gauche de Ruba s'est faufilée sous moi et masse mes pectoraux, les pétrit, tandis que la droite caresse mon ventre, s'aventure même un peu plus bas, là où nulle main autre que la mienne ne s'est aventurée depuis trop longtemps. Sa bouche distribue de capiteux baisers sur mes trapèzes et sur ma nuque. J'en ai le souffle court.

Sans crier gare, elle plonge ses dents carnassières dans mon cou.

La douleur me galvanise tout le thorax, me paralyse. Puis se fait diffuse. Et je sombre dans une sorte d'extase voluptueuse. Nimbé par cette sensation singulière, inédite, je sens Ruba me drainer de toute velléité d'en sortir. Je serais prêt à me laisser aller, à renoncer, à m'abandonner corps et âme au néant.

Réveillé en sursaut, je me précipite à la salle de bains, pour chercher dans le miroir au-dessus du lavabo les marques de la morsure dans mon cou.

Un cauchemar sans conséquence, me dis-je.

Il n'en reste d'ailleurs plus rien, sinon le souvenir évanescant et cet inexplicable parfum de sel et de soufre qui flotte encore dans mon appartement.

Dehors, le ciel livide saupoudre délicatement la ville d'une neige légère et cotonneuse, semblable à la cendre que répand sur le paysage un volcan, juste avant l'éruption.

---